

Sidi Askofaré

VSM : un autre ternaire pour la psychanalyse * ?

Le thème de notre séminaire de l'année, « La vie, le sexe et la mort », m'a d'abord frappé par sa structure ternaire. Et il n'est point besoin d'être grand clerc, comme on dit, pour se souvenir combien la ternarité scande les grandes et différentes élaborations de la psychanalyse. Qu'il suffise de penser aux deux topiques freudiennes – *inconscient, préconscient, conscient* et *ça, moi et surmoi* –, aux principes freudiens du fonctionnement psychique – *principe de plaisir, principe de réalité et principe de répétition* –, voire à son ternaire plus « clinique » : *inhibition, symptôme et angoisse*.


Chez Lacan, je dirai qu'un seul ternaire a quasiment dominé tout son enseignement, même s'il a été conduit à en modifier l'ordre des catégories : d'*I, S, R* à *R, S, I*. Tous les autres ternaires qu'on rencontre chez lui ont RSI pour matrice : besoin, demande, désir ; privation, frustration, castration, etc.


Dans un premier temps, je me suis donc demandé, très simplement, comment la vie, le sexe et la mort pouvaient ou devaient s'inscrire par rapport au ternaire lacanien RSI. Pour ce faire, il m'a paru nécessaire de partir de ces trois notions, familières certes, si l'on considère l'usage quotidien que nous faisons d'elles, mais en réalité d'une redoutable opacité.

1

Commençons, comme il se doit, par la vie. Car sans elle, est-il besoin de le dire, il n'y a ni sexe ni mort !

Et pour vous rendre sensibles à l'opacité de la notion de vie, il n'est pas besoin de remonter à Xavier Bichat et à ses *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*¹ – et dont on ne retient que la formule célèbre : « La

*  Intervention prononcée dans le cadre du séminaire Champ lacanien « La vie, le sexe et la mort, selon les discours », le 18 décembre 2025 à Paris.

1.  X. Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, Paris, GF-Flammarion, 1994, p. 404.

vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. » Je me contenterai de la référence d'un autre biologiste, contemporain de Lacan et cité par lui dans son séminaire, j'ai nommé François Jacob.


À la question : qu'est-ce que la vie ? François Jacob répond : « Cette question me paraît d'autant plus appropriée qu'elle n'a pas de réponse. Depuis qu'il y a des hommes qui pensent, ils ont dû se poser une telle question. Chacun apprend rapidement qu'il est, tôt ou tard, destiné à mourir. Chacun a vu des animaux ou des hommes morts. Chacun sait que la vie est un état éphémère. Chacun voudrait savoir en quoi il consiste. Le malheur est qu'il est particulièrement difficile, sinon impossible, de définir la vie. C'est un peu comme le temps. Chacun a une idée intuitive de ce qu'est le temps. Mais quand il faut le définir, on n'y arrive rarement ². »


Tout est dit, ou presque, ne serait-ce que parce que F. Jacob ne se limite pas à dire en quoi la vie est une énigme ou un mystère, y compris pour le biologiste. Non seulement il la situe quasiment comme un réel pour la science – impossible à définir, écrit-il –, mais il évoque en quoi, d'être nouée à la mort, elle est *a minima* une question insondable pour ceux que nous appelons des parlêtres.

La complexité de la question de ce qu'est la vie – présente dès la distinction entre la *vie organique* et de la *vie animale* – s'accroît, évidemment, avec la plurivocité du terme de vie. Mettons de côté la distinction grecque entre *zoé* et *biós*. À nous en tenir au seul latin, on sait que le terme de *vita*, dont vient le mot *vie*, désigne non seulement la *vie biologique* (qui englobe la *vie organique* et la *vie animale*), celle qui s'observe chez les êtres dits vivants (de la bactérie aux *trumains*), mais également, selon le Barbara Cassin (entendez : le *Vocabulaire européen des philosophies*), « l'existence, le genre de vie (manière de vivre et moyens d'existence), et le récit de vie, la biographie ou le modèle ³. »

Venons-en à présent au sexe. *Mutatis mutandis*, ne peut-on dire du sexe presque la même chose que ce que j'avais, plus haut, à propos de la vie ?

Ce n'est certainement pas la biologie – même si elle a plus que son mot à dire – qui peut nous dire la vérité du sexe. Cependant, même à rester au niveau de la biologie, ce qui apparaît d'emblée, avec la mise en fonction du sexe, c'est une dimension qui subvertit l'ordre du vivant, en nouant la

2.  F. Jacob, « Qu'est-ce que la vie ? », conférence prononcée le 1^{er} janvier 2000 à l'Université de tous les savoirs, dans *Université de tous les savoirs, La Vie*, vol. 4, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 9.

3.  B. Cassin (sous la dir. de), *Vocabulaire européen des philosophies*, Paris, Le Seuil et Le Robert, 2004, p. 1368.

vie à la mort, la reproduction à la finitude. Dans la perspective biologique, « qui dit vivant dit reproduction ». Donner, ou plutôt transmettre la vie, conditionne sa pérennisation comme celle des autres formes dites de vie : de la « vie sexuelle » – comme on a pu appeler un recueil de textes freudiens sur la sexualité – à la « vie sociale ».

J'ajouterai que la pensée contemporaine – et la psychanalyse n'y a pas compté pour rien – a plutôt mis l'accent sur la différence des sexes, sur la différence sexuelle et sur les différences de genre. Où l'on voit pourquoi, pour la psychanalyse, le sexe est à la fois ce qui conjoint et ce qui divise ! J'y reviendrai, peut-être.

Enfin, la mort, si je puis dire. Car la mort, c'est *Terminus*, tout le monde descend ! Dès lors, il n'est pas étonnant que ce soit à son propos qu'on soit le moins bavard.

J'avais évoqué, plus haut, la célèbre formule de Bichat qui définit la vie comme l'ensemble des forces qui résistent à la mort. Définition négative de la vie qui ne dit pas grand-chose de ce qu'est la mort... Dans sa « Présentation » de l'ouvrage de X. Bichat, André Pichot lui-même ne retient de l'apport de Bichat que ceci : « La vie organique commence dès la conception et elle est immédiatement "parfaite", tandis que la vie animale commence à la naissance et nécessite un "apprentissage". À la mort, la vie animale cesse brusquement (après une période de déclin lorsqu'il s'agit d'une mort naturelle), tandis que la vie organique se poursuit quelque temps après la fin de la vie animale ⁴. »

J'en conclus que la science ne dissipe pas, pour nous, l'opacité de la vie, du sexe et de la mort. D'où la nécessité d'explorer une ou plusieurs autres voies...

2

Qu'il y ait plusieurs voies possibles est tout à fait congruent avec notre thème, puisqu'il ne s'agit pas simplement de la vie, du sexe et de la mort, mais de ce ternaire « selon les discours ». Cela n'est pas sans rappeler ce à quoi nous nous attacherons, au mois de juillet prochain à São Paulo, en explorant les éthiques des discours, sur le fond de la thèse de Lacan selon laquelle l'éthique est relative au discours.

J'en déduis qu'une des options possibles consiste à considérer que chaque discours aborde et agence, selon sa logique propre, la vie, le sexe et la mort. Je m'y suis essayé. C'est coton !


4. [↑] X. Bichat, *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, op. cit., p. 31-32.

C'est alors que je me suis dirigé vers l'idée de partir du dernier-né des discours dits fondamentaux, par Lacan, l'analytique, en tant qu'il serait susceptible, par son traitement du ternaire VSM, d'éclairer ce qu'il en est de ce ternaire dans les autres discours.


C'est un chantier énorme, et pas moins difficile que celui que je viens d'évoquer, mais il présente l'avantage de nous faire naviguer en terrain connu. Dans la mesure où la psychanalyse pour ainsi dire ne parle que de la vie, du sexe et de la mort, j'ai dû faire un choix d'angles et de textes. Je me limiterai, par conséquent, à la théorie freudienne des pulsions et à trois références principales de Lacan : *Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse* ⁵ (1964), « L'étourdit ⁶ » (1972) – à lire, sur ce thème, avec « La conférence de Louvain ⁷ » (octobre 1972) –, *Les non-dupes errent* ⁸ (1973-1974). Pourquoi ? Tout simplement, parce que ces trois termes – la vie, le sexe, la mort – ne sont pas pris en charge de la même manière par Lacan selon qu'il les envisage à partir de la logique du signifiant, de la théorie des discours ou de la perspective borroméenne, qui n'était qu'à ses débuts en 1973-1974.


Commençons par un petit tour du côté de chez Freud. Il n'y aura pas à trop s'y appesantir, tellement les questions de la vie, du sexe et de la mort dominant la pensée et le corpus freudiens. Si Lacan a d'abord privilégié les textes freudiens qui accréditent l'hypothèse de l'inconscient structuré comme un langage – *L'Interprétation du rêve*, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* –, il n'en est pas moins vrai que des *Trois essais sur la théorie sexuelle* à l'« Au-delà du principe de plaisir », en passant par les « Considérations sur la guerre et la mort », Freud n'a eu de cesse d'articuler ces trois termes et leurs incidences pour les sujets et pour le social.


Mais on remarquera que dans son dispositif, peut-être en raison d'un certain tropisme biologisant, tout ramène à la pulsion. Certes, la pulsion n'est pas, au moins depuis Lacan, un phénomène strictement biologique, mais chez Freud, c'est incontestablement le cas, au point qu'il a pu parler, à l'occasion, de « pulsion organique ⁹ ».

5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 254.

6.  J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, p. 449-495.

7.  J. Lacan, « La Conférence de Louvain », *La Cause du désir, Revue de psychanalyse*, n° 96, Paris, Navarin éditeur, juin 2017, p. 7-29.

8.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, 1973-1974.

9.  S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981, p. 90.

Mais là n'est pas la question. La question, je la situerai dans le fait que Freud aborde les choses par la vie ou, si vous préférez, par le vivant. Cela le conduira à sa catégorie de pulsion, dont Lacan lui-même fera, non pas un mythe ou une fiction, mais un concept de fond de la psychanalyse.

Or, que remarquons-nous, à nous intéresser à la doctrine freudienne des pulsions ? Les pulsions, il les répartit, au moins à une certaine période de son élaboration, en fonction de la vie, du sexe et de la mort. C'est ainsi qu'il a été amené à distinguer, comme chacun le sait, les pulsions sexuelles, les pulsions d'autoconservation et la pulsion de mort.

Pour les besoins de la cause, je mettrai les pulsions sexuelles du côté du sexe – à la condition, bien sûr, d'avoir du sexe une conception élargie qui subsume, sous ce terme, la sexualité, la sexuation voire le genre, la jouissance, la reproduction, etc. –, les pulsions d'autoconservation du côté de la vie et les pulsions agressives et de destruction du côté de la mort.

Or, c'est justement à propos de la pulsion freudienne que Lacan reprendra, dans son séminaire *Les non-dupes errent*, la question du nouage de la vie (incarnée, selon lui, par la pulsion), du sexe et de la mort. Le souci de Lacan était alors de rendre raison de la distinction qui devait être établie entre la pulsion et l'amour, confusion à laquelle contribuait sa propre définition du transfert en tant que mise en acte de la réalité sexuelle – c'est-à-dire pulsionnelle – de l'inconscient. C'est ce qu'il fit, notamment en s'attachant à examiner minutieusement « Pulsions et destins des pulsions », et en décrivant le mode d'intégration de la sexualité à la dialectique du désir.

Je ne convoque cette leçon du 13 mai 1964 que pour mobiliser le passage suivant : « Si tout est embrouillé dans la discussion des pulsions sexuelles, c'est qu'on ne voit pas que la pulsion sans doute représente, mais ne fait *que* représenter, et partiellement, la courbe de l'accomplissement de la sexualité chez le vivant. » Et Lacan d'ajouter : « Comment s'étonner que son dernier terme soit la mort ? Puisque la présence du sexe chez le vivant est liée à la mort ¹⁰. »

Lacan, donc, épouse, ici, la perspective freudienne et son mouvement qui va de la « vie » vers la mort. Je me permets de mettre, ici, vie entre guillemets, averti de ce que Lacan disait à Louvain, le 13 octobre 1972 : « Il n'y a pas de trace dans le début du discours de Freud, de référence à la vie. Il s'agit d'un discours, d'un discours dont il enseigne, celui de l'hystérique, et ce discours, qu'est-ce qu'il découvre ? Très précisément, un sens. Et ce sens,

10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, op. cit., p. 161-162.

par rapport à tout ce qui s'est jusque-là évalué, est autre. C'est, vais-je dire, le ou la, disons pour frayer la chose, c'est la jouissance ; mais si vous mettez la chose en deux mots avec un petit trait d'union, c'est le joui-sens ¹¹. »

Ce qu'il accentue, en revanche, par rapport à Freud, c'est l'articulation du sexe et de la mort chez le vivant. Autrement dit, s'il y a du vivant qui se reproduit hors la voie du sexe, la mise en fonction de ce dernier implique nécessairement la mort chez tout vivant assujetti au sexe. Et cela vaut, évidemment, en deçà des parlêtres.

Quel que soit l'intérêt de ces développements de Lacan sur la vie, le sexe et la mort, à partir de la pulsion, ils ne disent rien de ce ternaire, VSM, dans son rapport aux discours. Et pour cause ! En 1964, Lacan était loin d'avoir posé les jalons de sa catégorie de discours, soit ces modes d'agencement de la structure qui déterminent les liens sociaux entre corps parlants.

Avant de découvrir le texte et le passage décisifs sur le thème qui nous importe, j'avais fomenté l'élucubration suivante. Les différents discours fondamentaux en exercice ne prennent pas en charge, de la même façon, ni les termes – la vie, le sexe, la mort –, ni leur articulation. Et l'idée m'était venue qu'on pouvait les répartir :

- en des discours qui ne prennent en compte et ne s'ordonnent qu'autour de la vie et de la mort : le discours du maître et le discours de l'universitaire. Ce qui veut dire, également, qu'il s'agit de discours qui se sont structurés sur le fond d'un refoulement ou d'une forclusion du sexe ;

- en un discours qui privilégie presque exclusivement le sexe, et notamment sous le voile de l'amour, et c'est le discours de l'hystérique (l'amoureuse) ;

- en un discours qui articule les trois termes à travers sa pratique, ses concepts (pulsion, transfert), lesdites structures cliniques (hystérie et sexe ; obsession et mort ; psychose et existence), mais aussi avec les trois registres de l'être, RSI (réel : *jouissance* ; symbolique : *mort* ; imaginaire : *vie*).

Ce n'est que par après que je me suis rappelé que Lacan avait traité frontalement, même si ce fut succinctement, cette problématique dans son texte de 1972, « L'étourdit ». Et qu'y lit-on ? D'abord, que contrairement à Freud, c'est par la question de la mort que Lacan prend en charge la question. Question qu'il déploie, non pas à partir de grandes considérations métapsychologiques, mais à la suite d'une analyse et d'une réflexion

11. [↑](#) J. Lacan, « La Conférence de Louvain », art. cit., p. 14.

sur le groupe, analytique notamment. Permettez-moi de citer *in extenso* ledit passage :

Nous en sommes au règne du discours scientifique et je vais le faire sentir. Sentir de là où se confirme ma critique, plus haut, de l'universel de ce que « l'homme soit mortel ».

Sa traduction dans le discours scientifique, c'est l'assurance-vie. La mort, dans le dire scientifique, est affaire de calcul des probabilités. C'est, dans ce discours, ce qu'elle a de vrai.


Il y a néanmoins, de notre temps, des gens qui se refusent à contracter une assurance-vie. C'est qu'ils veulent de la mort une autre vérité qu'assurent déjà d'autres discours. Celui du maître par exemple qui, à en croire Hegel, se fonderait de la mort prise comme risque ; celui de l'universitaire, qui jouerait de la mémoire "éternelle" du savoir.

Ces vérités, comme ces discours, sont contestées, d'être contestables éminemment. Un autre discours est venu au jour, celui de Freud, pour quoi la mort, c'est l'amour ¹².


De ce passage extrêmement dense, je retiendrai principalement :

1. Que le point de départ de Lacan est celui de l'effacement progressif de la mort dans le discours scientifique. C'est de cet effacement que Lacan va prophétiser, non pas le triomphe – ce terme, on se doit de le réserver à la religion ¹³ –, mais le succès ou la survie du discours psychanalytique ;

2. La conséquence de ce premier point consiste dans le fait qu'avec la dominance du discours de la science, la mort n'est plus prise en charge par la seule religion – avec ses dogmes, ses croyances et ses rites –, mais arraisonnée mathématiquement. Si cette perspective s'accorde assez bien avec les conceptions philosophiques de la mort qui situent cette dernière du côté de l'universel, il faut bien remarquer qu'il n'en est pas de même pour la psychanalyse, pour laquelle, inconscient oblige, la mort n'est jamais que possible. Autrement dit, toujours à vérifier au *un par un*, et dont personne n'a l'absolue certitude. Freud, déjà, considérait que, dans l'inconscient, nul sujet ne croit en sa propre mort ;

12.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 475.

Ce qui constitue, il faut le souligner, un certain déplacement par rapport à ce que Lacan affirmait dans *L'Envers de la psychanalyse*, où il opposait plutôt l'amour et la mort dans le discours analytique : « [...] s'il y a quelque chose que doit vous inspirer la vérité si vous voulez soutenir l'*Analysieren*, ce n'est certainement pas l'amour, car la vérité, dans l'occasion, c'est elle qui fait surgir ce signifiant, la mort » (*Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1991, p. 200).

13.  J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*, Paris, Le Seuil, 2005.

3. Conséquemment, la mort devient, à l'ère de la science moderne et du capitalisme, un pur calcul de probabilités. En atteste l'invention des assurances-vie, dues à Johan De Witt ¹⁴, qui, le premier, produira un traité moderne d'évaluation des risques par l'espérance mathématique de la valeur actuelle des paiements futurs ;


4. On notera que Lacan n'abondera pas dans le sens de ce que suggère le discours de la science et, surtout, de sa tendance à l'effacement de la mort. Ne disait-il pas d'ailleurs, dans sa conférence à Louvain, que la mort est du domaine de la foi ? Et que si on n'était pas solidement appuyé sur cette certitude que ça finira, il n'est pas sûr qu'on pourrait supporter la vie ?


5. Aussi Lacan va-t-il mettre l'accent sur les discours qui, justement, considèrent la mort autrement que le discours scientifique, de la situer à une autre place. Et, par là même, la vie aussi. Cette vie pour laquelle ce n'est pas à lui donner un sens qu'aboutit le discours psychanalytique. « Il donne un sens à des tas de choses », dit-il à Louvain, « à des tas de comportements, mais il ne donne pas le sens de la vie, pas plus d'ailleurs que quoi que ce soit qui commence à raisonner sur la vie. [...] Pour ce qu'il en est de l'être parlant, il y a quelque chose qui s'appelle l'acte, et il n'y a pas le moindre doute que le sens, la caractéristique de l'acte en tant que tel, c'est d'exposer sa vie, de la risquer. C'en est strictement la limite. »

Mais n'anticipons pas trop. Pour Lacan, tous les sujets qui se soutiennent d'autres discours que le scientifique – et, j'ajouterai, le capitaliste – « veulent de la mort une autre vérité » qu'assurent déjà les discours fondamentaux dont la ronde fait le lien social :

– *Le discours du maître se fonderait sur la mort prise comme risque.* C'est bien sûr Hegel, mais aussi Pascal. « Je ne m'en vais pas me mettre à exposer le pari de Pascal pour dire que la vie, le discours du maître particulièrement – ça Hegel l'a fort bien vu – hors du risque de la vie, il n'y a rien qui, à ladite vie, donne un sens ¹⁵. »

S'agissant du discours du maître, je m'en tiens ici aux indications explicites de Lacan. Il est évident que son frayage autorise davantage. Dès

14.  Johan De Witt (1625-1672), issu de l'aristocratie hollandaise, est connu pour ses travaux en mathématiques, et tout particulièrement pour son traité portant sur la génération des sections coniques au moyen des pantographes. Mais il nous intéresse ici surtout en raison de sa contribution au développement du calcul des probabilités et à leur application à l'économie. En effet, son traité, *Valeur des rentes viagères proportionnellement aux rentes libres*, est considéré comme le premier texte moderne portant sur l'évaluation des rentes viagères par l'espérance mathématique de la valeur actuelle des paiements futurs ; il demeure, par ailleurs, au principe de nos contemporaines assurances-vie.

15.  J. Lacan, « La Conférence de Louvain », art. cit., p. 14.


lors qu'on parle du discours du maître dans son rapport à la vie et à la mort, aujourd'hui, il vient immédiatement à l'esprit l'idée que si le discours traite de la vie, c'est à travers les corps qui portent cette vie. Comme en atteste ce qu'Olivier Rey a appelé « l'idolâtrie de la vie ¹⁶ », cela ouvre un éventail qui va de la militance en faveur de la biodiversité jusqu'aux fanatiques du Pro Life qui ne se privent pas d'attaquer les cliniques et les dispensaires qui accueillent des femmes en détresse au nom du « droit à la vie ». D'où ce qui s'est imposé, du vivant même de Lacan, à travers le concept de biopolitique. Comme s'impose tout ce qui s'articule autour des migrations, des exils ou des guerres, par exemple. La vie est d'emblée vie sociale et vie politique. Pas de pensée sur la vie sans penser les conditions de vie et les conditions de la vie et des vivants, qui ne se réduisent pas aux parlêtres.


– *Le discours de l'universitaire, lui, jouerait, selon Lacan, de ce qu'il appelle « la mémoire éternelle » du savoir.* Donc, pas seulement du savoir, mais d'un rapport singulier du savoir au temps. Rapport qui n'est pas seulement d'attribution d'un auteur au savoir – S_1 en position de vérité dans le discours de l'Université –, mais quasiment d'éternisation de ce savoir. Ce qui a pu faire de l'Université, par exemple, un conservatoire des savoirs davantage qu'un lieu d'invention et de production du savoir !

Mais ici aussi, il est difficile de s'arrêter à cette seule indication de Lacan. Parler du discours universitaire, aujourd'hui, c'est aussi devoir s'interroger sur tout ce qui se foment dans le champ de la biologie de la reproduction, des biotechnologies, voire de ladite bioéthique. Et, enfin, si l'on poussait les choses jusqu'au discours du capitaliste, en tant que forme contemporaine du discours du maître, c'est aussi toutes les visées d'éradication de la mort et la prolifération marchande des « bio », si je puis dire.

– *Le discours de l'analyste, enfin* – je dis enfin, tout simplement parce que Lacan ne fait aucune mention, en l'occurrence, du discours de l'hystérique, qui est comme absorbé par le discours analytique –, le discours analytique, donc, dont il dit joliment : « *Un autre discours est venu au jour, celui de Freud, pour qui la mort, c'est l'amour* ¹⁷. »

Thèse forte mais, aussi, thèse surprenante, n'est-ce pas ? C'est d'ailleurs une des phrases qui nous avait posé le plus de difficulté dans le cartel que nous avons consacré à « L'étourdit » dans les années 1980, avec André Vals, Christiane Terrisse et Pierre Bruno, qui nous ont, aujourd'hui, hélas, tous quittés. C'est dire que la mort n'est pas seulement du domaine du concept !

16.  O. Rey, *L'Idolâtrie de la vie*, Paris, Gallimard, coll. « Tracts », n° 15, juin 2020, p. 56.

17.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 475.


Mais revenons à nos moutons, si je puis dire. La question dont il faut repartir est : comment entendre que pour le discours de Freud, « la mort, c'est l'amour » ? Et, quand Lacan parle de « discours de Freud », cela est-il équivalent à ce qu'il appelle le « discours psychanalytique » ? Eh bien, sans doute cette équivalence peut-elle s'entendre de différentes façons : par le transfert, par le père, par le deuil, par l'objet *a*, etc.


Il semblerait cependant que c'est bien le lien du deuil et du désir qui éclaire le mieux, au moins dans un premier temps, la formule de Lacan. Ce dernier en donne, me semble-t-il, une indication quand il dit dans sa conférence de Louvain : « Enfin, si j'ai un jour inventé ce que c'était l'objet petit *a*, c'est que c'était écrit dans *Trauer und Melancholie*. La perte de l'objet, qu'est-ce que c'est que cet objet privilégié, cet objet qu'on ne trouve pas chez tout le monde, qu'il arrive qu'un être incarne pour nous ? C'est bien dans ce cas-là qu'il faut un certain temps pour digérer son deuil, jusqu'à ce que cet objet *a*, on se le soit résorbé ¹⁸. »


D'ailleurs, Freud avait en son temps écrit un petit texte de clinique de la vie quotidienne, peut-on dire, texte traduit en français sous les titres « Éphémère destinée ¹⁹ » ou « Passagèreté ²⁰ ». Dans ce court texte, Freud rapporte que lors d'une promenade printanière avec un jeune poète (Rilke ?), ce dernier lui confia son dépit de constater que la beauté de la fleur était vouée à une éphémère destinée. Qu'elle ne dure, comme disait le poète, que ce que « durent les roses... ». À quoi Freud lui opposa que bien au contraire, cette fleur n'est désirable et belle, justement, que parce qu'elle va mourir.


Pour autant qu'Éros, au moins chez Platon, est tout à la fois l'amour et le désir, on peut embrayer sur cette équivalence pour souligner l'un des paradoxes de l'amour. Ce paradoxe est le suivant : tout en se soutenant de l'idée d'éternité – cette « escroquerie ²¹ » –, l'amour tient à la mort, c'est-à-dire à la finitude. On n'aime que ce dont on peut être dépossédé ou qu'on peut perdre.

Dès lors, on peut dire que la survie du discours psychanalytique, prophétisée par Lacan, ne tiendrait peut-être qu'à ceci : seul ce discours, cette forme de lien social et le dispositif qui l'abrite, peut offrir au sujet de la civilisation scientifique le lieu où peut s'accueillir un dire sur la mort qui

18.  J. Lacan, « La Conférence de Louvain », art. cit., p. 15

19.  S. Freud, « Éphémère destinée », dans *Résultats, idées problèmes I*, Paris, PUF, 1998, p. 233-236.

20.  S. Freud, « Passagèreté », dans *Œuvres complètes*, vol. XIII, Paris, PUF, 2005, p. 323-326.

21.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 11 décembre 1973.

la soustraie au même destin que la castration (« les choses de l'amour »), à savoir la forclusion, ou en tout cas le rejet.

Mais l'équivalence, établie par Lacan, entre la mort et l'amour, peut être envisagée également sous l'angle de l'amour et de la haine. Ce à quoi nous invite d'ailleurs la clinique du transfert. En effet, Lacan n'écrit-il pas, toujours dans « L'Étourdit » : « Ça ne veut pas dire que l'amour ne relève pas aussi – comme la vie, donc – du calcul des probabilités, lequel ne lui laisse que la chance infime que le poème de Dante a su réaliser. Ça veut dire qu'il n'y a pas d'assurance-amour, parce que ce serait l'assurance-haine aussi ²². »

Cela nous conduit, évidemment, à l'*hainamoration*, que Lacan n'introduira pourtant que le 13 mars 1973 ²³, soit un peu moins d'un an après « L'Étourdit ». Cette hainamoration par quoi Lacan critique et corrige l'ambivalence, qu'est-ce qui y fait croire sinon le fantasme d'un amour éternel ?


C'est en effet une telle idée qui, de faire exister un être éternel à partir d'un amour éternel – Dieu, l'Éternel, n'est-il pas amour, dans la « vraie religion ²⁴ » ? –, fait consister un amour dont l'exigence, bien souvent, débouche plutôt sur la haine. Et ce n'est sans doute pas par hasard que Lacan conclut quasiment son séminaire *Encore* par ces mots : « L'abord de l'être, n'est-ce pas là que réside l'extrême de l'amour, la vraie amour ? Et la vraie amour – assurément ce n'est pas l'expérience analytique qui a fait cette découverte, dont la modulation éternelle des thèmes sur l'amour porte suffisamment le reflet – la vraie amour débouche sur la haine ²⁵. »


S'il y a de l'éternité, elle n'est donc pas à chercher du côté de l'amour, mais bien de la haine en tant qu'elle vise l'être. Je vous laisse imaginer les débats cliniques passionnants auxquels ces questions auraient pu donner lieu dans le cadre d'un séminaire École !


3


Pour terminer, j'en viens maintenant au dernier point que j'ai annoncé. Je dirai qu'après « La vie, le sexe et la mort » envisagés sous l'angle des discours, il ne serait pas inutile de rappeler les quelques indications que Lacan a pu avancer sur ce thème à partir de la toute nouvelle perspective borroméenne.

S'il avait conclu son séminaire de 1972-1973, *Encore*, par la question de la haine, c'est avec la question du deux, et donc l'amour, qu'il va aborder

22.  J. Lacan, « L'Étourdit », art. cit., p. 476.

23.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 84.

24.  J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, précédé de *Discours aux catholiques*, op. cit., p. 81.

25.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit., p. 133.

les rapports de la vie, du sexe et de la mort dans *Les non-dupes errent*. C'est principalement dans sa leçon du 12 mars 1974, quelques considérations sur la topologie du nœud borroméen à trois, que Lacan va s'attacher de nouveau à la vie, au sexe et à la mort.

S'il y vient sur le fond de la question de savoir à quoi lui sert le nœud borroméen, Lacan va très vite mettre l'accent sur l'amour et sur le corps. En cela, il ne fait que remobiliser ce qu'il avait déjà avancé, le 18 décembre 1973, sur le nœud de la religion et le nœud de l'amour. Et vous vous souvenez sans doute que c'est la « vraie religion », la religion chrétienne, qui lui indique la voie.


D'être la religion de la Trinité, le christianisme serait la seule, selon Lacan, à avoir pressenti qu'il fallait trois consistances différentes, mais strictement équivalentes, dont le nouage est seul à même de garantir le fonctionnement de la structure. Chacune des trois consistances est susceptible de servir de moyen, c'est-à-dire d'être le terme qui unit les deux autres consistances dans le nœud borroméen à trois. Le coup de force du christianisme aura été, toujours d'après Lacan, de situer l'amour – comme moyen – à la place du désir. Ce qui n'a été rendu possible que du fait du *dire* du Christ. L'amour devient, dans cette guise du nœud, le moyen par lequel la mort s'unit à la jouissance, l'homme à la femme et l'être au savoir.

Si l'amour demeure « le rapport du réel au savoir ²⁶ », Lacan suggère que la psychanalyse doit en tirer enseignement. « La psychanalyse, il faut qu'elle se corrige de ce déplacement – de ce déplacement qui tient à ce qu'après tout, elle n'a fait que suivre le virage hors place, il faut qu'elle sache que si la psychanalyse est un moyen, c'est à la place de l'amour qu'elle se tient. C'est à l'imaginaire du beau qu'elle a à s'affronter, et c'est à frayer la voie à un refleurissement de l'amour en tant que l'(a)-mur [...] c'est ce qui limite ²⁷. »

Revenant à l'amour à partir du caractère premier du 3 – soit ce qui fait du nœud borroméen la structure même, soit le réel avant l'ordre –, Lacan va envisager à nouveaux frais la mort et le sexe dans sa considération du nœud.

Le temps manque pour déployer tout ce qui mériterait de l'être, de cette leçon extrêmement riche. Aussi, je vous laisserai juste les termes avec lesquels Lacan nous ouvre pour ainsi dire un nouveau chantier :

[...] le vrai n'a aucune façon de pouvoir être défini que ce qui, en somme, fait que le corps va à la jouissance, et qu'en ceci, ce par quoi il y est forcé,


26.  J. Lacan, *Les non-dupes errent*, op. cit., leçon du 18 décembre 1974.

27.  Ibid.

ce n'est pas autre chose que le principe, le principe par quoi le sexe est très spécifiquement lié à la mort du corps. Il n'y a que chez les êtres sexués que le corps meurt. Et ce forçage de la reproduction, c'est bien là à quoi sert le peu que nous pouvons énoncer de vrai ²⁸.

* * *

Alors, pour conclure : VSM, un autre ternaire pour la psychanalyse ? Je dirai que ce à quoi m'a conduit cette question, dont j'avais fait le titre pour mon intervention de ce soir, c'est non pas de considérer que ce ternaire aurait à se substituer au ternaire fondamental qu'est devenu, pour nous, RSI, mais de le compléter et de lui donner corps et chair ; et ce dans la mesure où, malgré tous les remaniements qu'il a subis – je pense, en particulier, à l'équivalence des consistances qui a suivi leur hiérarchisation –, RSI me semble être resté dans la dépendance du ternaire signifiant, signifié, référent, dont Lacan le déduit.

28.  *Ibid.*, leçon du 12 mars 1974.